

## Résister à la chute de l'occident

### Penser l'orientalisme anorexique avec Jean-Luc Nancy

BENEDETTA TODARO\*

DOI: <https://doi.org/10.15162/1827-5133/1832>

#### ABSTRACT

Questo articolo propone di comprendere l'emergenza ed il senso del corpo anoressico a partire dal pensiero del corpo in Jean-Luc Nancy. Dopo l'articolazione di una prima distinzione tra i termini di "incarnazione" (Merleau-Ponty), "incorporazione" (Abraham e Torok) e "ex-corpore" (Nancy), si tratta di leggere il corpo anoressico attraverso i principali testi di Nancy sul corpo: *Noli me tangere*, *Corpus*, e sulla nascita del corpo come nascita del soggetto in *Ego sum*. Il concetto nancyano di "expropriation du corps" appare come centrale. Infine, attraverso un breve riferimento al testo *La création du monde ou la mondialisation*, si vuole situare la tragicità del corpo anoressico come forma di resistenza al disastro della riproduzione in serie dei corpi ed alla manipolazione del desiderio nella società occidentale capitalistica e consumeristica.

This article proposes to understand the emergence and sense of the anorexic body through Jean-Luc Nancy's thought on the body. After the articulation of an initial distinction between the terms "incarnation" (Merleau-Ponty), "incorporation" (Abraham and Torok) and "ex-corpore" (Nancy), we read the anorexic body through Nancy's main texts on the body: *Noli me tangere*, *Corpus*, and on the birth of the body as the birth of the subject in *Ego sum*. Nancy's concept of "expropriation du corps" appears as central. Finally, by means of a brief reference to the text *La création du monde ou la mondialisation*, we wish to situate the tragic nature of the anorexic body as a form of resistance to the disaster of the mass reproduction of bodies and the manipulation of desire in capitalist and consumerist western society.

---

\* Benedetta Todaro è dottoranda in Filosofia presso l'*Université Paris-Est Créteil* e insegnante-ricercatrice temporanea presso il dipartimento di Psicologia dell'*Université de Picardie Jules Verne*.

*Accipite et manducate ex hoc  
omnes:hoc est enim corpus meum,  
quod pro vobis tradetur*<sup>1</sup>.

*Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive  
beauté Dont le regard m'a fait  
soudainement renaître, Ne te verrai-je plus  
que dans l'éternité?  
Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-  
être ! Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où  
je vais, Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui  
le savais !  
Charles Baudelaire, À une passante*<sup>2</sup>.

Dans *Corpus*, Jean-Luc Nancy reconduit la “(dé)raison de l’Occident”<sup>3</sup> à cet acte, proprement *hétérophage*, qui est l’*incarnation* par *introjection*<sup>4</sup>: le devenir propre du corps, “ou la Propriété même, l’Être-à-Soi *en corps*”<sup>5</sup>, repose sur le sacrifice cannibale du corps d’Autrui, de Dieu, de l’Absolument Étranger. Le prix à payer pour notre incarnation, pour notre présence au sein de ce que, avec Merleau-Ponty, nous appelons la totalité charnelle de l’Être, est la tâche infinie du refoulement de l’*Intrus*<sup>6</sup>. L’Intrus, corps étranger, doit devenir corps propre: ingurgité, digéré, métabolisé, en un mot: “toujours sacrifié: hostie”<sup>7</sup>. L’impératif cannibale, ou, dirions-nous, *caribale*, nous contraint, irrémédiablement, par la culpabilité liée au geste même d’avoir dévoré l’autre, de l’avoir rendu son propre capital, enfin: *capital propre*, à participer à la machine *reproductivo-consommatrice* qui assure la *perpétuation* de la chair par elle-même: puisque nous y avons goûté, nous y appartenons et, ce faisant, notre subsistance dépend

---

<sup>1</sup> *Nous traduisons*: “De ceci, prenez-en et mangez-en tous: ceci est mon corps, qui est transmis pour vous”.

<sup>2</sup> C. Baudelaire, *Les fleurs du mal*, Libro, Paris 2002, p. 88.

<sup>3</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, Éditions Métailié, Paris 2006, p. 9.

<sup>4</sup> Nous utilisons le terme d’introjection depuis la lecture de *L’écorce et le noyau* de Nicolas Abraham et Maria Torok.

<sup>5</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, cit., p. 9.

<sup>6</sup> J.-L. Nancy, *L’intrus*, Éditions Galilée, Paris 2010.

<sup>7</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, p. 9.

de la perpétuation de cette chair, désormais *notre* chair. Le geste hétérophage est, dorénavant, geste auto-phage (l'*exocannibalisme* devient *endocannibalisme*) car, l'étranger rendu propre, la chair doit tendre à sa propre perpétuité. Tel Adam, qui a payé le prix du goût d'une pomme avec la condamnation à une vie charnelle, nous payons notre adhésion au système totalitaire de la chair par une sorte de captivité, d'impossible arrachement, à cette même chair au travers de laquelle nous avons pu être- au-monde. "*Être* ce corps et [...] *n'être que ça*"<sup>8</sup>, voilà à la fois le désir et l'angoisse de l'Occident: demeurer au prix de sa propre chute dans les bas-fonds de la chair.

Comme l'écrit Nicolas Abraham, "le 'crime' (de l'introjection) s'avère comme ayant toujours déjà été commis"<sup>9</sup>, ressortissant d'une "volupté enkystée"<sup>10</sup>, mais aussi, ajoutons-nous, "enkystante" car elle nous enkyste au sein de la chair; "volupté enkystée" qui, écrit Abraham, attend d'être percée, attend "sa résurrection"<sup>11</sup>. Bien que nous nous appropriions de la terminologie abrahamienne, nous ne sommes pas enclins à penser, comme le fait Abraham, que le "crime de l'introjection" soit perpétré en accord avec la phase orale, c'est-à-dire que ce "crime" aurait lieu au moment où l'enfant, le nouveau-né, sortie de la béance du Ventre maternel, se fait *duplicité* grâce à "la rupture de la symbiose qui lie d'abord l'enfant à la mère"<sup>12</sup>. Cette introjection, qui instaure la possibilité du langage, c'est-à-dire du dédoublement symbolique de l'objet en objet interne et externe, n'est néanmoins que seconde par rapport à cette autre introjection qui, quant à elle, n'a rien de symbolique. Il s'agit, en effet, de l'introjection, *archi-archaïque*, qui a lieu dans le ventre de la mère. C'est là que le crime a eu lieu. C'est là que l'enfant a commencé à manger la chair de l'autre pour y appartenir, pour être cette chair même et, de là, il a continué à manger, à *en* manger, à *se* manger, confirmant de plus en plus son appartenance à cette totalité béante, certes, mais d'une béance qui, accomplissant perpétuellement le désir de l'enfant, même avant que celui-ci ait pu l'exprimer, le rend esclave d'une *chaîne re-productive*, laquelle, plus tard, une fois en dehors du ventre, fera la peine de son existence. Ainsi, le

---

<sup>8</sup> *Ibidem.*

<sup>9</sup> N. Abraham e M. Torok, *L'écorce et le noyau*, Champ-Flammarions, Paris 1987, p. 124.

<sup>10</sup> *Ibidem.*

<sup>11</sup> *Ivi*, p. 125.

<sup>12</sup> *Ivi*, p. 126.

pacte capitaliste s'instaure-t-il dans le ventre de la mère: re-produire pour consommer, consommer pour re-produire; *se* re-produire pour *se* consommer, *se* consommer pour *se* re-produire. Voilà le prix de l'ontogénèse: le fait de participer, perpétuellement, au processus de générativité de l'Être, de l'Être en général ou *charnalité*, être bas, mixte, "chose générale"<sup>13</sup>, "temps et [...] espace d'empilement, de prolifération, d'empiètement, de promiscuité, – perpétuelle prénance, perpétuelle parturition, générativité et généralité, essence brute et existence brute, qui sont les ventres et les nœuds de la même vibration ontologique"<sup>14</sup>.

L'ontogénèse est une *grossesse*, une production de l'Être qui, toujours déjà, est *auto-re-production* d'elle-même ("toujours neuve et toujours la même", écrit Merleau-Ponty), la période gestationnelle correspondant à l'incroissance nécessaire pour que l'enfant puisse *voir le monde*, le voir *du dedans* et, au même temps, s'y apercevoir comme en faisant partie, comme propagation charnelle de celui-ci. Du ventre de la mère au ventre de la Terre-mère, la naissance rend l'enfant au monde. Mais, même si, après l'accouchement, le nouveau-né refoulera son in-istence intra-utérine, le souvenir de ce que Merleau-Ponty appelle le "lien ombilical qui le relie toujours à l'Être"<sup>15</sup> le hantera à jamais. Lien *nourricier*, le cordon ombilical est la preuve de notre enchaînement alimentaire à la chair du monde: nous appartenons à la chair puisque nous en avons mangé, puisque nous sommes *faits* d'elle. Ainsi le prix de la présence *au* monde est la présence *du* monde, comme appartenance, comme propriété: on lui doit la vie. La dette que nous avons contractée depuis notre première ration alimentaire de chair, se perpétue à jamais. A jamais, nous appartenons à la chair du monde, faute d'y avoir goûté, une fois, au moins. Peut-être les "gestes suicidaires" des fœtus qui, le cordon ombilical serré au tour du cou, empêchent la chair de se glisser dans le cordon, sont-ils à interpréter comme des tentatives de refus de la dette alimentaire à laquelle la gestation intra-utérine irrémédiablement oblige.

Puis, vient l'événement de la naissance: le corps advient. Ou, peut-être,

---

<sup>13</sup> M. Richir, *Le sens de la phénoménologie dans "Le visible et l'invisible"*, dans Maurice Merleau-Ponty, «Esprit», juin 1982, p. 141.

<sup>14</sup> M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Éditions Gallimard, Paris 1964, p. 152-153.

<sup>15</sup> Ivi, p. 142.

faudrait-il dire qu'il s'échappe, qu'il s'en sort, qu'il "touche au dehors, mais en même temps [...] (qu') il se touche comme dehors"<sup>16</sup>. La chair se déchire, *plaie exsanguie*: le corps naît au dehors, naît comme dehors. Là, se forme "une excroissance minuscule mais jamais résorbée et "avec cette excroissance, il y a l'imminence toujours possible d'une fracture, et d'un épanchement"<sup>17</sup>. Il y a bien un "traumatisme de la naissance" comme le pense Otto Rank, mais aussi Nicolas Abraham. Il s'agit toutefois, selon nous, d'un traumatisme libérateur car la rupture du lien d'assouvissement perpétuel, garanti par le cordon ombilical dans le "Ventre providentiel"<sup>18</sup> de la mère, permet cet écartement, cette distance ou cette tenue à distance qui est notre chance de nous extirper du piège du système du consumérisme ventral et d'accéder à la possibilité du Désir, entendu, avec Levinas, "non pas comme un Désir qu'apaise la possession du Désirable, mais comme Désir de l'Infini que le désirable suscite, au lieu de satisfaire"<sup>19</sup>. Le traumatisme de la naissance permet la *séparation*, laquelle est la condition nécessaire à toute relation de jouissance et, plus loin, au contact qui creuse le Désir.

Ainsi pouvons-nous avancer que la naissance est, déjà, "résurrection": le corps naît ressuscité, délivré du péché primordial de sa vie charnelle, du crime hétéro-auto-phage perpétré dans le ventre maternel. Le corps naissant est l'*absolution absolue: corps christique*.

Mais, aussitôt, la chair nous rappelle à elle et elle utilise le piège du besoin: l'enfant a besoin de manger. Voici donc que la mère propose, ou impose, son sein, promesse d'un retour à l'état ventral de satiété achevée, d'impossible manque. Seulement, le cordon ombilical ayant été coupé, cordon par lequel, *volens nolens*, le fœtus était nourri (le cordon ombilical est un passage à sens unique), c'est par la bouche que, désormais, se fait l'enchaînement alimentaire à la chair du monde. Or la bouche peut se renfermer, peut se refuser, peut le refuser, le sein, et enfin, elle peut recracher. Enfin, l'enfant peut, par sa bouche, s'affirmer comme Ego, comme *singulier*. Ainsi, écrit Jean-Luc Nancy,

L'enfant [...] ne s'initie pas dans un "stade oral". Il s'ouvre tout d'abord en une

---

<sup>16</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, cit., p. 117.

<sup>17</sup> Ivi, p. 21.

<sup>18</sup> N. Abraham e M. Torok, *L'écorce et le noyau*, cit., p. 125.

<sup>19</sup> E. Levinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Le livre de poche, Paris 1990, p. 42.

bouche, la bouche ouverte d'un cri, mais aussi la bouche fermée sur un sein auquel l'attache une identification plus ancienne que toute identification à une figure, et la bouche entrouverte, se détachant du sein, d'un premier sourire, d'une première mimique dont l'avenir est la pensée. La bouche est l'ouverture de *Ego*. *Ego* est l'ouverture de la bouche. Ce qui s'y passe, c'est qu'il s'y espace<sup>20</sup>.

Partant, *Ego* s'énonce lorsque, la bouché vide, désencombrée de nourriture, se refusant au travail d'introjection, sort de lui-même, s'affirme comme écartement buccal, comme dehors, enfin: s'affirme comme corps. *Ego* s'expose alors dans l'*effraction*<sup>21</sup> à la loi christique/cannibale du "prenez-en et mangez-en tous". Corps délivré, tiré de la captivité alimentaire : *Ego* est un *corps anorexique*.

Encore faut-il le préciser, l'étymologie du mot anorexique est bien trompeuse. L'anorexique n'est pas *sans faim*, mais, plutôt, (selon une terminologie que nous empruntons à Emmanuel Levinas), elle *creuse sa faim*. L'expérience anorexique est celle d'un *évidement*, d'un s'évider soi-même, s'évider *de* soi-même: l'anorexique pratique l'*ex-propriation*. Comme l'écrit Emmanuel Levinas dans *De l'évasion*, "les mortifications du jeûne [...] nous approchent d'une situation qui est l'événement fondamental de notre être: le besoin d'évasion"<sup>22</sup>, évasion qui, poursuit Levinas, s'apparente à "l'expérience d'une révolte"<sup>23</sup> opérée contre notre domination par le système totalitaire de la chair. C'est en ce sens, selon nous, que sont à interpréter les expériences *extatiques* donc nous parlent les anorexiques: le vide ventral est la condition du mouvement de sortie de soi, guidé non pas par l'envie d'accomplissement d'un manque intérieur mais, au contraire, guidé par le Désir de l'extériorité. "Corps glorieux", dirions-nous en paraphrasant Jean-Luc Nancy, témoignant du *vide ventral* qui n'est pas la présence du vide mais, plutôt, l'"évidement de la présence"<sup>24</sup>. Et c'est, précisément, par cet évidement, autrement dit: par cette *ex-propriation*, que l'anorexique s'affirme en tant que corps. "Ex-corpore", écrit Jean-Luc Nancy, "sortant du corps, mais exposant aussi le corps,

---

<sup>20</sup> J.-L. Nancy, *Ego Sum*, Flammarion, Paris 1979, p. 162.

<sup>21</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, cit., p. 24.

<sup>22</sup> E. Levinas, *De L'évasion*, Fata Morgana, Paris 1982, p. 106.

<sup>23</sup> Ivi, p. 95.

<sup>24</sup> J.-L. Nancy, *Noli Me Tangere*, Bayard Éditions, Paris 2003, p. 30.

de sorte que le corps s'y sorte de lui-même"<sup>25</sup>. Et le corps anorexique s'extériorise de toute part: par ses *escarres*, plaies involontaires par lesquelles le corps sort de lui-même, ou par ses *scarifications*, plaies volontaires qui, selon, une lecture psychanalytique, sont à interpréter comme manque de "symbolisation", (comme quoi, encore une fois, nous avons à faire avec un refus d'introjection). Bien au contraire de ce que le sens commun, et étymologique, nous suggère au sujet de l'anorexique, celui-ci a tout le temps faim, tellement faim qu'il jouit de cette même faim. Jouir du manque, jouir de la présence de l'absent, voilà ce qui fait de l'existence anorexique une *existence désirante*. Rien de plus étranger, pensons-nous, au régime totalitaire de la présence, du présent *ad perpetuum*, qu'assure la logique du capital, laquelle, comme l'écrit Levinas, est un "conservatisme inquiet" qui "préfère à la jouissance la certitude du lendemain"<sup>26</sup> et, à cette fin, comme dans le ventre de la mère, propose (ou impose) que l'on mange avant même d'avoir faim, empêchant ainsi tout rapport de jouissance. L'accumulation capitaliste n'est rien d'autre que le symptôme de sa crainte du vide, du rien, de la fin du capital. En effet, comme le relevait Deleuze, le capitalisme, de par son fonctionnement couplé de déterritorialisation-reterritorialisation, qui consiste à ex-proprier pour ré-approprier, s'octroie la certitude de sa perpétuation. Mais si, comme l'écrit Jean-Luc Nancy, "les corps résistent"<sup>27</sup>, comme les corps anorexiques résistent, c'est parce *toujours déjà* ils s'affirment comme *ex-propriés*. En effet, comment la machine capitaliste pourrait-elle ex-proprier pour se ré-approprier quelque chose qui est, en lui-même, sa propre ex-appropriation ? Alors, l'incarnation, ou l'introjection, échoue car il n'y a rien d'appropriable: s'ex-proprier pour s'affirmer en tant qu'in-appropriable, voilà la révolte du corps anorexique. Paradoxalement peut-être, le seul moyen de ne pas se voir aliénés par le fonctionnement du système capitaliste est d'être toujours déjà aliéné de soi-même: aucune propriété ne pourra en effet s'établir sur le fond d'une in-appropriabilité originaire.

Ainsi, avec ce que, depuis Jean-Luc Nancy, nous avons désigné comme l'*ex-appropriation* du *corps anorexique*, nous sommes amenés au constat que le

---

<sup>25</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, cit., p. 110.

<sup>26</sup> E. Levinas, *De l'évasion*, cit., p. 92.

<sup>27</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, cit., p. 73.

corps anorexique, c'est le corps in-appropriable ou, plus largement, que c'est l'in-appropriabilité faite corps, ou en tant que corps. Cette in-appropriabilité permet deux ordres de considérations.

Première considération: le corps anorexique "se sauve".

"Il se sauve", au double sens que la langue française permet d'accorder à cette expression. Il se sauve, c'est-à-dire, dans un premier sens, qu'il a obtenu la salvation. Nous l'avons vu, le corps anorexique est corps *ressuscité*, délivré du péché originel, ou originaire, de la tentation du crime cannibale et, ensuite, de sa perpétration en tant qu'hétéro-auto-phagie. Ainsi ne participer-t-il pas à l'en-grossissement, ou en-graissement, de la totalité charnelle: il se sauve comme *corps*. Car, répétant *éternellement* ce geste d'espacement buccal qui est le refus du sein, et de sa nourriture, l'anorexique ne se refuse-t-il pas en tant qu'existence corporelle mais, plutôt, ne s'affirme-t-il pas en tant que corps, en tant que *ce* corps, singulier. Alors, la salvation, ne coïncidant pas avec le refus de l'existence corporelle, et, au contraire, s'accomplissant en celle-ci, est le refus de l'appartenance (de la propriété) au régime de la *charnalité*, ce milieu sans lieu d'espacement, sans "ouverture" pour l'événement de la singularité du corps, entendu, *ce corps*, comme "cet indéfinissable qui est le fait d'être à chaque fois un corps singulier – ce corps ci et pas un autre"<sup>28</sup>.

C'est de la chair, donc, qu'il faut se défaire: de la graisse, du capital accumulé: plus-value, valeur marchande. Selon une expression d'usage commun, nous pourrions dire que le corps anorexique "n'a pas de poids", c'est-à-dire qu'il "ne vaut rien", qu'il "n'a pas de valeur", car, en effet, il est au-delà du principe de valeur, au-delà, d'ailleurs, aussi bien de la valeur d'usage que de la valeur d'échange. Dans la chair, au contraire, tout vaut et, de plus, tout se vaut, une chose vaut l'autre et vaut pour l'autre: non pas condition d'égalité mais "d'équivalence générale"<sup>29</sup> et d'échangeabilité, "banalité de la reproduction du corps – réputé singulier – par millions d'exemplaires"<sup>30</sup>. Corps *dé-valorisé*, corps *dé-valorisant*: corps *désœuvrant* et ce, de deux manières à la fois: se refusant, d'une part, à la consommation et, d'autre part, à la re-production. En ce sens, l'absence des règles chez l'anorexique n'est peut-

---

<sup>28</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, cit., p. 116.

<sup>29</sup> J.-L. Nancy, *La création du monde ou la mondialisation*, Éditions Galilée, Paris 2002, p. 63.

<sup>30</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, cit., p. 80.

être que le symptôme de sa non-participation au système d'auto-reproduction de la chair/du capital. Tel le corps du "ressuscité", corps "sauvé" par excellence, le corps anorexique "n'est proprement que son impropriété"<sup>31</sup> et sans propriété, pas de capitalisation possible.

"Il se sauve", aussi, dans ce deuxième sens: il part, il est "partance". "Partance", ce mot que nous empruntons à Jean-Luc Nancy depuis *Noli me tangere*, nous paraît décrire cette *impossible prise*, ou *emprise*, du corps anorexique. Par où le prendre? Comment l'arracher à sa *levée*? Privé des "poignées d'amour" – expression oxymorique, d'ailleurs, car l'amour ne devrait jamais être une affaire de prise et, partant, de poignées – le corps anorexique, tout en étant pas *intangibile*, est, néanmoins, *in-captivable*: tellement fin, il glisse entre l'espace qui sépare les doigts de la main, entre les barreaux de la prison de la chair: il est *corps fugitif*. "Fugitive beauté", écrit Charles Baudelaire dans *À une passante*, "ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! jamais peut-être!". Le corps anorexique est alors "de passage", il est "passant", toujours déjà "partant". Et nous avons à entendre la "partance" du corps anorexique en deux sens, c'est-à-dire comme un "surgissement", qui, toujours déjà, est aussi bien *insurrection* qu'*évanouissement*<sup>32</sup>.

L'*insurrection* du corps anorexique est, pour sa part, le mouvement de soulèvement du corps depuis la chair du monde: elle s'opère du bas vers le haut, *verticalement*, des bas-fonds de la chair à la clarté du ciel. *Corps levant*, soleil, il naît comme espacement entre la terre et le ciel: comme *aube*. Sa fuite est verticale, elle vise l'*Orient*. Car, à quoi bon fuir par les côtés? La chair s'est fait *sa place* partout sur le globe, ici et là-bas, et il faut donc une dimension nouvelle, verticale, seule même d'écartier *un ici d'un là-bas, lieux*<sup>33</sup> non-coïncidents. L'*insurrection* est donc le mouvement de résistance du corps à sa chute *occidentale*.

L'*évanouissement* du corps anorexique est, quant à lui, le mouvement contraire, c'est-à-dire qu'il est la chute du corps qui tombe, quasi-mort, mais aussi toujours vivant. Dans l'*évanouissement*, souvent précédé par des vertiges, c'est-à-dire d'une perte des repères dans la relation du corps au monde, le

---

<sup>31</sup> J.-L. Nancy, *Noli me tangere*, Bayard Éditions, Paris 2003, p. 49.

<sup>32</sup> Ivi, p. 21.

<sup>33</sup> Nous faisons allusion, ici, à la différence entre *place* et *lieu* que Jean-Luc Nancy met en évidence dans *Corpus*, (voir notamment page 16, 17 et 18).

corps anorexique touche terre, comme si, déjà, touchait la terre nue de son tombeau. Aucune autre existence, même pas celle du suicidaire, touche autant à la mort que l'anorexique, lequel fait du "toucher à la mort" son expérience quotidienne. Toujours déjà mort, un mort-vivant, réduit à un squelette, plus que des os, et, pourtant, toujours là. Ainsi, Jacques Lacan peut-il affirmer que la "grève de la faim de l'anorexie mentale" est un "suicide très spécial", "non violent"<sup>34</sup>, car, comme le dit Massimo Recalcati, il s'agit d'un "suicide différé"<sup>35</sup>. L'anorexique diffère la mort mais, ce faisant il diffère aussi la vie ou, plutôt, pourrions-nous dire qu'il se pose en écart par rapport à la différence entre la vie et la mort.

Le corps anorexique survit à sa chute: il touche à la mort du corps, entendue comme accaparement du corps par la chair, et, de par cette chute, de par sa "déchéance charnelle", il peut se relever, ou se révéler, en tant que ce corps, *parce que* ce corps, et accéder à la "gloire"<sup>36</sup>: "ni mort, ni vif", écrit Jean-Luc Nancy à propos du corps christique, "mais toujours une présentation de l'un à l'autre, vers l'un ou en l'autre: la présentation d'une partance"<sup>37</sup>. Citant, encore une fois, Jean-Luc Nancy, nous pouvons affirmer que "pour finir, c'est le corps charnel qui révèle le corps glorieux"<sup>38</sup>.

Deuxième considération : puisqu'il "se sauve", le corps anorexique "nous sauve".

"Il nous sauve", c'est-à-dire qu'il sauve le "nous". Le "noli me tangere" est aussi un je ne te toucherai point", qui, peut-être, n'est rien d'autre que la version nancéenne du "tu ne tueras point" de Levinas. "Je ne te toucherai point", c'est-à-dire que jamais je ne t'enlèverai ton existence corporelle. Jamais je ne te rendrai chair, ma chair. En se refusant à la perpétration du crime cannibale, l'anorexique "se sauve" mais, aussi, "sauve l'autre" car il renonce à la tentative de rendre propre l'étranger. L'autre: "monstre impossible à avaler"<sup>39</sup>. Préservant son existence corporelle, l'anorexique préserve le corps

---

<sup>34</sup> J. Lacan, *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Navarin, Paris 1984, p. 33.

<sup>35</sup> M. Recalcati, *L'anorexie comme suicide différé*, dans "La clinique lacanienne" 2011/2 (n° 20), pp. 59-74.

<sup>36</sup> J.-L. Nancy, *Noli me tangere*, cit., p. 78.

<sup>37</sup> Ivi, p. 36.

<sup>38</sup> Ivi, p. 79.

<sup>39</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, cit., p. 9.

de l'autre, tout comme la résurrection du corps christique est ce qui rend possible la résurrection de tous les corps.

À nouveau, là où le sens commun, mais aussi la majorité des lectures psychanalytiques, tendent à croire que l'anorexique refuse tout altérité (tout comme elle refuserait son corps), nous avançons que celui-ci, en effet, ne peut *que* refuser l'altérité car, précisément, c'est par sa mise à distance que l'altérité é peut être préservée. Ainsi, avec le corps anorexique, le tact a à se faire par *contact*, lequel est un "toucher qui n'absorbe pas", une "caresse"<sup>40</sup>, geste dans et par lequel, d'ailleurs, les deux corps viennent à *comparaître*, apparaissent dans l' "être-avec" ou "co-essentialité"<sup>41</sup>, "l'étranger restant étranger dans le contact (restant *dans* le contact étranger *au* contact)"<sup>42</sup>.

Pour finir, nous tenons à préciser qu'il ne s'agit nullement, pour nous, ici, de proposer une apologie de l'anorexie, sorte de vision "romantique", inconsciente de la souffrance qu'accompagne le fait de mener une existence anorexique. Néanmoins, nous pensons ne pas pouvoir faire l'impasse sur ce constat, exprimé par Jean-Luc Nancy dans *Corpus*, selon lequel aujourd'hui "le désastre s'en aggrave: le corps est toujours plus tombé, plus bas, puisque sa chute est toujours plus imminente, plus angoissante"<sup>43</sup>. Comment sauver ce "corps immanquablement *désastreux*"<sup>44</sup>, comme le définit Jean-Luc Nancy, peut-être sans cacher la référence à Maurice Blanchot? Nous pensons que la radicalité de la révolte anorexique des corps est à penser *face à* ce désastre, et à son imminence. Lorsque nous menons une résistance politique, la grève de la faim représente bien souvenir le dernier recours, l'action ultime et, partant, elle est le témoin de la radicalité des revendications pour lesquelles nous luttons. Nous pensons, notamment, aux grèves de la faim des prisonniers républicains irlandais auxquels le gouvernement britannique avait enlevé le statut de dissidents politiques. C'est grâce à la grève de la faim que leur lutte a pu reconquérir le statut de lutte politique. En ce sens, l'existence anorexique est l'extrême radicalisation d'un geste déjà radical: celui de la grève de la faim. De sorte que, chez l'anorexique, *grever la faim* devient, en dernier recours, à

---

<sup>40</sup> Ivi, p. 42.

<sup>41</sup> J.-L. Nancy, *Ego sum*, cit., p. 50.

<sup>42</sup> J.-L. Nancy., *Corpus*, cit., p. 19.

<sup>43</sup> Ivi, p. 10.

<sup>44</sup> *Ibidem*.

*crever la faim*: l'anorexique, sociologiquement ressortissant la plupart du temps de la classe bourgeoise, se range dans les files de la résistance des *crève-la-faim*, et, tout en crevant de cette faim, il la crève, il la tue, il s'en délivre.

Pour résister à la chute de l'Occident il faut, certes, le poids du corps, mais d'un *corps léger*, qui ne se laisse pas trainer dans l'effondrement par son *surpoids*, par sa *survaleur*. Et comme toute résistance, elle doit être un soulèvement, un surgissement, une insurrection – une *levée des corps*, écrit Jean-Luc Nancy – qui ne peut avoir lieu que à l'*aube*, car l'aube, *création ex-nihilo* par excellence, est le lieu de l'écartement spatial et temporel par lequel quelque chose apparaît et disparaît à la fois, naît pour ne pas se perpétuer, là où, écrit Levinas dans les dernières lignes de *Totalité et infini*, "le perpétuel se convertit en éternel"<sup>45</sup>. Le corps anorexique vise l'Orient et attend, au milieu des autres corps, l'"aube exsangue (qui est) en train de se lever sur un monde des corps"<sup>46</sup>.

---

<sup>45</sup> E. Levinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Le livre de poche, Paris 1990, p. 318.

<sup>46</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, cit., p. 71.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAM N. et M. TOROK, *L'écorce et le noyau*, Champ-Flammarions, Paris 1987.
- BAUDELAIRE C., *Les fleurs du mal*, Librio, Paris 2002.
- LACAN J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Navarin, Paris 1984.
- LEVINAS E., *De L'évasion*, Fata Morgana, Paris 1982.
- , *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Le livre de poche, Paris 1990.
- MERLEAU-PONTY M., *Le visible et l'invisible*, Éditions Gallimard, Paris 1964.
- NANCY J.-L., *Ego Sum*, Flammarion, Paris 1979.
- , *La création du monde ou la mondialisation*, Éditions Galilée, Paris 2002.
- , *Noli Me Tangere*, Bayard Éditions, Paris 2003.
- , *Corpus*, Éditions Métailié, Paris 2006.
- , *L'intrus*, Éditions Galilée, Paris 2010.
- RECALCATI M., *L'anorexie comme suicide différé*, dans "La clinique lacanienne" 2011/2 (n° 20), pp. 59-74.
- RICHIR M., *Le sens de la phénoménologie dans "Le visible et l'invisible"*, dans *Maurice Merleau-Ponty*, "Esprit", juin 1982.